

FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE

**Tu montreras  
ma tête au peuple**

*nrf*

GALLIMARD

TU MONTRERAS MA TÊTE AU PEUPLE

FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE

TU MONTRERAS  
MA TÊTE AU PEUPLE

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

*À mes parents,  
à Martine de Lapparent,  
et à toi, évidemment.*



It was the best of times, it was the worst of times.

CHARLES DICKENS,  
*A Tale of Two Cities*



## C'EST LA FIN QUI COURONNE L'ŒUVRE

— Est-il vrai, mademoiselle, que vous êtes l'arrière-petite-fille de Corneille?

Il a posé la question du bout des lèvres, *mezza voce*. Pas comme Fouquier, tout à l'heure, comme si cette filiation, forcément déshonorante pour le grand homme, eût été inconcevable et, fût-elle avérée, devait être cachée. Lui n'est pas comme ça. Il n'y a dans sa voix ni l'ironie acerbe de l'accusateur public, ni son incrédulité. Il révère le dramaturge ; il ne condamne pas sa descendance. Je le vois dans ses yeux, délicatement plissés. Il se demande : se peut-il que le sang qui coule dans les veines de cette fille, que ce sang qui, bientôt, coulera sur les planches de l'échafaud, soit celui de l'auteur d'*Horace* et d'*Andromède*, de *L'Illusion comique* et du *Cid*?

Il eût fallu, pour continuer à vivre, renoncer à se comporter en héroïne cornélienne. Je suis Judith décapitant Holopherne, Brutus poignardant César, Rodrigue transperçant le corps du Comte. Je suis Marie-Charlotte Corday d'Armont et j'ai assassiné Marat. Mon aïeul eût été fier de moi.

— Oui. Cela est vrai.

Il continue à peindre. Il a commencé mon portrait pendant le procès, dans la salle de l'Égalité. Je le voyais, à moitié caché derrière une des colonnes, appliqué, presque fasciné, donner des coups de crayon pendant que les témoins défilaien. Après que les jurés eurent délibéré, que l'accusateur public eut requis la peine de mort, que le président eut prononcé la sentence, je ne demandai qu'une seule chose : que le peintre fût autorisé à me rejoindre dans la cellule afin d'y achever mon portrait.

Je romps le silence :

— Et vous, quel est votre nom, citoyen ?

— Pardonnez-moi, je ne me suis pas présenté. Jean-Jacques Hauer, capitaine de la Garde nationale, commandant en second du bataillon de la section du Théâtre-Français. J'ai été l'élève de David.

— Il paraît que David va peindre la mort de Marat.

— Oui. Il a commencé un tableau.

— Vous l'avez vu ?

— Les croquis seulement.

— M'a-t-il représentée ?

— Non. Le corps dans la baignoire est recouvert d'un madras souillé de sang. La tête, enveloppée d'un turban, penche légèrement. Sa main droite, pendante, tient une plume, la gauche une feuille. À droite, un billot de bois. Et sur le sol, un couteau à manche blanc.

— Eh bien, le citoyen David a pris des libertés : le manche du couteau était noir. Je l'ai acheté dans une boutique du Palais-Royal.

Il me regarde. Je lui souris. Il hésite, puis il demande :

— Vous étiez déjà venue à Paris?

— Non, dis-je. C'est la première fois. La dernière aussi. Je suis partie le 9. Deux jours de voyage en turgotine avec une escale à Lisieux. Il y avait huit passagers dans la diligence. De bons Montagnards, dont les propos étaient aussi sots que leurs personnes. L'un d'entre eux me prit pour la fille d'un de ses amis, me supposa une fortune que je n'ai jamais eue, me donna un nom que je n'avais jamais entendu, et finit par m'offrir sa main dont je n'aurais jamais voulu. Quand je le quittai enfin à Paris, je refusai de lui donner l'adresse de mon père à qui il voulait me demander. Il partit de bien mauvaise humeur. Piètre séducteur...

— Vous devez bien avoir un amoureux? Une jolie fille comme vous...

— Dieu m'en préserve. J'ai toujours dit que je ne me marierai pas. Jamais personne n'aurait, sur l'adresse de ses lettres, à me donner le titre de Madame. Mon cœur n'est susceptible que d'un seul amour, celui de la patrie. Et puis j'ai toujours préféré la compagnie des livres à celle des hommes.

— Vous lisiez beaucoup?

— Il semble que, toute ma vie, je n'ai fait que cela. Quelques heures avant de rendre visite à Marat, je lisais Plutarque dans ma chambre. Je me rappelle un passage que j'ai souligné. L'auteur y compare Dion et Brutus : « Ce qui fait la principale louange des deux personnages, écrit-il, c'est la haine contre les Tyrans et l'exécration de leur méchanceté. »

— Croyez-vous avoir tué tous les Marat?

— Celui-ci mort, les autres auront peur... Peut-être.

— Et pourquoi Marat? Pourquoi pas Robespierre ou Danton?

— C'est Marat qui entretenait le feu de la guerre civile pour se faire nommer dictateur, c'est Marat qui pervertissait la France par ses écrits, c'est Marat qui se disait l'ami du peuple alors qu'il était le pire ennemi de la patrie. En tuant un seul homme, j'en ai sauvé cent mille.

Silence. Il peint.

— Il vous reste de la famille?

— Bien sûr. Qui n'en a pas? Mon père était agriculteur. Mais aujourd'hui, il dépense son énergie dans ses procès. Une histoire de dot jamais payée par mes oncles. Mes frères ont tous deux émigré et j'ignore où ils sont. L'un serait parti en Espagne, et l'autre pour le Brabant. J'ai également une sœur, Éléonore, plus jeune de deux ans. J'ai passé toute mon enfance avec elle. Sa santé était fragile : elle est née bossue. J'ai pris soin d'elle, je lui ai appris à coudre, à faire le pain, à donner à manger aux poules. Elle va me manquer.

— Et votre mère?

— Morte en même temps que l'enfant qu'elle portait. J'avais quatorze ans.

Il ne dit rien. Je continue :

— On les a enterrés ensemble. Je ne m'en suis jamais tout à fait remise. Après la mort de notre mère, nous sommes entrées, avec Éléonore, à l'abbaye royale de la Sainte-Trinité. Nous y apprîmes la musique, le dessin, la dentelle, les bonnes manières et les rituels religieux. J'écrivais des vers et, surtout, je lisais : *Les Vies parallèles*, *Le Contrat social*, *L'Histoire des Deux Indes*.

Et bien sûr, Corneille. Et puis ce fut la Révolution. En faisant tomber la tête du roi, les hommes qui devaient nous donner la liberté l'ont assassinée. Je n'ai jamais été royaliste. Lors d'un dîner, j'ai même refusé de boire à la santé de ce roi certes vertueux, mais trop faible pour être bon. Je suis républicaine. Je l'ai toujours été. Mais le jour où j'ai appris qu'on avait guillotiné le roi, mon cœur a tressailli d'indignation. J'ai pensé, ce jour-là, que la Révolution était mal engagée.

Après la mort du roi, ce fut celle de l'abbé Gombault. Ce brave abbé, qui s'était tant occupé de ma mère dans ses derniers moments, refusa de prêter serment. Il se cacha, on le trouva. Il fut guillotiné place Saint-Sauveur, à Caen. J'ai pensé, ce jour-là, que la Révolution était cruelle.

Puis les députés girondins, menacés d'arrestation, se sont réfugiés dans l'hôtel de l'Intendance, rue des Carmes. J'ai assisté à certaines de leurs réunions. Ils parlaient beaucoup, ils agissaient peu. J'ai su, ce jour-là, que la Révolution était perdue. Il fallait que quelqu'un la sauve.

J'ai longtemps hésité. J'écrivais sur des petits papiers : « Le ferai-je ? Ne le ferai-je pas ? » Jusqu'au bout, j'ai porté cette interrogation.

— Votre famille connaissait-elle vos desseins ?

— Non. Avant de partir pour Paris, j'ai voulu voir mon père une dernière fois, et puis je me suis ravisée. J'en aurais eu trop de douleur. Alors je lui ai envoyé une lettre dans laquelle je lui disais partir pour l'Angleterre.

— Vous n'avez pas eu de nouvelles depuis ?

— Non. Je lui ai écrit une nouvelle lettre, hier, dans laquelle je lui demande pardon d'avoir disposé de mon existence sans sa permission. J'espère qu'il ne sera point tourmenté, qu'il m'oubliera ou, plutôt, qu'il se réjouira de mon sort, car la cause en est belle. Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Je le vois qui hésite. Mais il demande :

— Comment était-ce de...

— D'assassiner Marat ?

— Oui.

— Plus facile que je ne l'aurais pensé.

Il n'ajoute rien. Peut-être a-t-il peur de m'offusquer. Mais j'ai envie de parler :

— Je ne savais pas où il habitait. Je demandai à un cocher de m'y conduire, mais il ne connaissait pas l'adresse. Il se renseigna : Hôtel de Cahors, 30, rue des Cordeliers. Il m'y emmena. La porte ouvrait sur une cour sombre, presque lugubre. La gardienne m'indiqua où logeait le citoyen Marat : « Au premier étage », me dit-elle, ajoutant qu'elle avait pour consigne de ne laisser monter personne : « Le citoyen est très malade. Il doit se reposer et ne reçoit pas. » Je partis me promener une heure dans les rues de Paris, revins à l'hôtel de Cahors et grimpai l'escalier en toute hâte.

Il y avait là trois femmes : « J'arrive de Caen et je souhaite parler au citoyen Marat, dis-je à l'une d'entre elles. – Impossible. Le citoyen ne peut recevoir personne. » J'insistai. « Écrivez-lui ! » Je retournai à l'hôtel de la Providence où j'étais descendue lors de mon arrivée à Paris et rédigeai un billet : « Je viens de Caen. Votre amour pour la Patrie doit vous faire désirer de

connaître les complots que l'on y médite. J'attends votre réponse. » J'avoue que l'artifice était perfide. Mais c'était le seul moyen de l'attirer à me recevoir, et tous les moyens sont bons dans une telle circonstance. Je comptais, en partant de Caen, le sacrifier sur la cime de la Montagne, mais il n'allait plus à la Convention. Il *fallait* que je fusse autorisée à pénétrer dans cette salle de bains où, m'avait-on dit, il passait le plus clair de son temps, plongé dans une baignoire en forme de sabot recouverte d'une planche sur laquelle il écrivait ses appels au meurtre et à la délation.

Il était près de sept heures du soir quand, pour la troisième fois de la journée, je me rendis au domicile de Marat. La gardienne n'était pas dans sa loge et je pus facilement monter jusqu'à l'étage. La femme qui m'avait déjà éconduite le matin voulut derechef me chasser. Je demandai si Marat avait reçu ma lettre : « Je n'en sais rien, me dit-elle, il en reçoit tant... » J'insistai pour le voir, refusai de partir et haussai le ton. Marat m'entendit : « Simone ! » cria-t-il – j'ai appris depuis qu'il s'agissait de sa femme, ou tout au moins qu'il lui avait promis de l'épouser. Elle partit le voir, échangea quelques mots avec lui, puis revint vers moi : « Le citoyen Marat consent à vous recevoir, me dit-elle. Faites vite, il doit se reposer. » Elle inspecta mon sac. Rien qui pût faire naître le moindre soupçon : il n'y avait là que mon passeport, ma bourse, une montre et un peloton de fil blanc. Le couteau était logé entre mes seins.

J'entrai dans la salle. Sur le mur : deux pistolets croisés et une carte de la France au-dessous de laquelle

se trouvait une pancarte avec, en lettres capitales, ce mot qui résumait le combat de toute une vie : « Mort. » Marat était dans sa baignoire, le torse nu, un mouchoir sale autour de la tête. Il paraît qu'il souffrait terriblement d'une maladie de peau, que la douleur de ses plaies suintantes ne s'atténuait que dans son bain. Et de ce bain émanait une odeur si nauséabonde – un mélange de soufre et de vinaigre – que je décidai de ne plus respirer que par la bouche. C'est pour cela, peut-être, que je ne me suis pas attardée. Et puis, qu'on se le dise, j'étais résolument décidée à le tuer. En abrégant ses souffrances, j'allais abréger celles du peuple français.

— Que me veux-tu, citoyenne ?

— Je viens de Caen, je veux t'informer de ce qui s'y trame contre la patrie.

— Je t'écoute.

— Les députés proscrits s'y sont réfugiés. Ils logent à l'hôtel de l'Intendance. Ils y organisent la contre-révolution.

— Combien sont-ils ?

— Dix-huit.

— Tu as la liste ? Leurs noms ?

— Je les connais par cœur.

Il note frénétiquement : Buzot, Louvet, Barbaroux...

Je l'interroge : « Qu'allez-vous faire ? »

Sa bouche se contracte, il rit : « Ils seront guillotines. Tous, à Paris. »

Ce sont ces mots qui ont décidé de son sort. Si j'avais eu ne serait-ce que le moindre doute, il eût été dissipé à l'instant même où ces mots étaient sortis de cette

bouche immense et ricaneuse. L'indignation que j'avais dans le cœur me montra le chemin du sien. Je me levai, tirai le couteau caché entre mes seins et l'enfonçai jusqu'au manche. À peine eut-il le temps d'appeler à l'aide que sa tête retombait sur la tablette de la baignoire pendant que le sang encore chaud jaillissait de sa poitrine nue. J'essayai de fuir, mais je reçus un coup de chaise dans le dos.

Je savais, dès lors, que j'allais mourir. Je pensais même expirer dans l'instant, mais des hommes courageux et au-dessus de tout éloge m'ont préservée de la fureur bien excusable des malheureux que j'avais faits. Comme j'étais vraiment de sang-froid, je souffris des cris de quelques femmes, mais qui sauve la patrie ne s'aperçoit pas de ce qu'il en coûte. Puis ce fut l'interrogatoire et la fouille. Chabot voulait garder ma montre en or. Je lui demandai : « Les capucins n'ont-ils pas fait vœu de pauvreté ? »

J'ai été conduite aux prisons de l'Abbaye. Je n'ai pas beaucoup dormi la première nuit. J'entendais les canons de la Garde, en l'honneur de Marat. Beaucoup de bruit pour rien. Aujourd'hui, le bourreau devient martyr. Mais vous connaissez le peuple : on le change en un jour. Il prodigue aisément sa haine et son amour. On mettra son corps au Panthéon et puis, bientôt, on l'en retirera. Je n'ai pas beaucoup dormi, disais-je, alors j'ai prié.

Silence. Il ne peint plus, il me regarde.

- Vous croyez en Dieu ?
- Je prie pour qu'Il existe.
- Et à la vie après la mort ?

— La question est vaine : le secret est bien gardé.  
— Vous êtes-vous confessée ?  
— Non. On m'a envoyé un prêtre assermenté. J'ai refusé ses services. J'irai sans prêtre porter ma tête à la guillotine.

— Avez-vous peur ?

— Oui, cela m'arrive. Alors je me remémore ce vers de Corneille : *Mourir pour le pays n'est pas un triste sort, c'est s'immortaliser par une belle mort.*

Il continue :

— J'ai assisté au procès.

— Je sais. Je vous voyais, derrière la colonne.

— Vous étiez très belle.

— Vous parlez déjà de moi au passé ?

— Je veux dire... vous êtes très belle.

— Merci.

— Vous auriez dû plaider la folie.

— Me croyez-vous folle ?

— Non. Mais c'eût été la seule façon de sauver votre tête.

— Et c'eût été une humiliation. On dit que le président Montané, qui s'est pris de sympathie pour moi, conseilla à mon défenseur de plaider la folie. J'ai refusé. Il fit de son mieux : mon geste, dit-il, ne pouvait s'expliquer que par l'exaltation du fanatisme politique qui m'avait mis le poignard dans la main. Il m'a défendue avec courage, d'une manière digne de lui et de moi. Ce Chauveau-Lagarde est un homme bien. Pas comme le citoyen Doulcet, ce lâche que j'avais choisi pour assurer ma défense et qui a refusé lorsque la

chose était si facile. Je vais lui écrire une lettre pour lui exprimer ma colère.

— Et puis ce fut le prononcé du jugement...

— Je ne m'attendais à rien d'autre que la mort. Lorsqu'on me donna la parole une dernière fois, je demandai seulement que vous fûtes autorisé à achever mon portrait. Et vous voilà ici, dans ma cellule.

Il recule. Pose ses yeux sur le tableau, puis sur moi, puis sur le tableau. Le portrait est achevé.

— J'espère ne pas vous décevoir, me dit-il.

Il me tend le dessin. Il m'a représentée telle que je suis, avec le bonnet que j'ai confectionné, avec ma robe blanche, avec mes longs cheveux châains que bientôt ils couperont.

— C'est très bien. Je ne sais comment vous remercier. Pouvez-vous en faire parvenir une copie miniature à ma famille ?

— Je vous le promets.

J'entends des pas. Ce sont l'exécuteur et ses aides qui viennent me chercher.

— Quoi, déjà ?

— Il est l'heure.

J'ôte mon bonnet, demande au bourreau de me laisser terminer ma lettre au citoyen Doulcet. Il accepte. Puis je lui demande de me prêter ses ciseaux. La requête le surprend, mais peut-on refuser les dernières volontés d'une condamnée ? Il me laisse faire. Je coupe une mèche et la tend au citoyen Hauer. Je n'ai que cela à lui offrir. Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne : la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. Je lui dis : « Pour vous montrer

ma reconnaissance. Veuillez bien la conserver comme souvenir. » Ses yeux brillent, il ne pleure pas. Il se retient. Pour une larme, on pourrait l'envoyer sur l'échafaud. Il me baise la main et murmure : « Adieu, mademoiselle. »

Le bourreau et ses aides veulent me lier les pieds. Je refuse. La loi l'exige. *Dura lex, sed lex*. Alors je me laisse faire. Et puis on me coupe les cheveux. J'enfile ensuite la chemise rouge, réservée aux condamnés à mort pour crime d'assassinat. J'avais pensé garder mes gants mais le bourreau m'a assuré qu'il saurait me lier les mains sans me faire aucun mal. Il serre le moins possible. Je prends congé du citoyen Richard et de sa femme, qui ont été si bons pour moi.

On sort dans la cour.

La charrette m'attend. On me donne un tabouret, mais je sais déjà que je resterai debout. Je veux regarder la foule dans les yeux. On ne meurt qu'une fois. C'est la fin qui couronne l'œuvre.

C'est la fin qui couronne l'œuvre	11
La gorge de la reine	23
Le banquet	45
Elle avait rougi	65
Tu montreras ma tête au peuple	81
Le plus grand esprit français du siècle dernier	99
Lantenac à la Conciergerie	107
Caïn de l'an II	135
La promesse de nivôse	157
Mon plus grand fait d'armes	179



# Tu montreras ma tête au peuple François-Henri Désérable

Cette édition électronique du livre  
*Tu montreras ma tête au peuple* de François-Henri Désérable  
a été réalisée le 25 mars 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070139873 - Numéro d'édition : 248904).

Code Sodis : N54470 - ISBN : 9782072482854  
Numéro d'édition : 248906.